

LOUISE
TREMBLAY D'ESSIAMBRE

LES CHEMINS DE LA DESTINÉE

LES ANNÉES DU SILENCE




CHARLESTON

« Une très belle lecture, éprouvante (...)
mais ô combien exaltante ! »

Au Boudoir écarlate, à propos de *Dans la tourmente*

Après quarante ans de séparation, Jérôme et Cécile se retrouvent enfin, chacun portant les cicatrices d'une vie mouvementée. Mais l'amour sera-t-il encore au rendez-vous ? Parviendront-ils enfin, au crépuscule de leur vie, à redonner un sens à ces années d'espoir sans trêve ? Jérôme et Cécile, à la recherche du temps perdu, réussiront-ils à reprendre leur vie là où la guerre l'avait laissée ?

Commence alors une quête. La quête de l'amour, du bonheur et de la sérénité. La quête de la vie !

Et puis il y a François, le petit-fils, et Sébastien, un adolescent frondeur à qui la vie ne fait aucun cadeau. Amer, blessé, il a choisi la rue parce que personne ne l'a choisi. François arrivera-t-il à faire une différence dans la vie de Sébastien ?

« Il faut apprendre à regarder les choses
avec le cœur de l'autre quand on dit aimer... »

Louise Tremblay d'Essiambre est née au Québec en 1953. Elle découvre les possibilités de l'écriture lors de ses études. Elle est mariée et mère de neuf enfants.

Auteur d'une trentaine d'ouvrages, vendus à près de trois millions d'exemplaires, elle est l'une des romancières québécoises les plus lues dans le monde.

Les Chemins de la destinée est le deuxième tome de la série *Les Années du silence*.

ISBN 978-2-36812-102-3



9 782368 121023

22,50 €

PRIX TTC
FRANCE

EDITIONSCHARLESTON.FR

L'avis des Lectrices Charleston

« Une rencontre émouvante qui pose les questions de l'avenir et des choix que l'on fait pour avancer. »

Sandrine Dureuil, du blog *Vu de mes lunettes*

« Un texte magnifique, une histoire qui continue à s'écrire, celle de destins croisés, de personnages marquants qui ne vous quitteront plus. »

Djihane Schmidt, du blog *Les instants volés à la vie*

« Une très belle histoire, pleine d'amour et d'espoir, profonde, réaliste, qui emporte loin, dans les pas de ses personnages, qu'on a déjà hâte de retrouver ! »

Delphine Menez, du blog *L'heure de lire*

« D'une justesse extraordinaire, les émotions nous giflent comme si nous étions à la place des personnages. »

Cassandra Durandau, du blog *Casscroutondeslectures*

« Une série marquante où les générations se mêlent et s'interpellent. »

Alison Penglaou, du blog *My Little Anchor*

« Des drames parcourent la vie de nos personnages que rien n'épargne, et nous imposent une fois de plus une jolie leçon. »

Mélusine Hugué, du blog *Carnet parisien*

« C'est un plaisir de retrouver les talents de conteuse hors pair de Louise Tremblay. »

Sophie Horvath, du blog *C'est quoi ce bazar ?*

« Une belle plume au service des personnages. Une histoire en phase avec la période qu'elle raconte. »

Carène Ponte, du blog *Des mots et moi*

« Ce qui m'a marquée dans cette lecture, ce sont la force des liens familiaux, les idées et valeurs transmises à travers les actes, pensées de certains personnages. »

Noëlline Bouchaud, du blog *La pause librairie*

« Louise Tremblay d'Essiambre aborde des sujets de la vie quotidienne que l'on pourrait retrouver n'importe où. »

Ivana Pereira, du blog *Comme dans un livre*

Du même auteur

Les années du silence, tome 1 (2015)

Les années du silence, tome 3 (2016)

Mémoires d'un quartier, tome 1 : *Laura*, 2008 (Pocket)

Mémoires d'un quartier, tome 2 : *Antoine*, 2008 (Pocket)

Mémoires d'un quartier, tome 3 : *Évangéline*, 2009 (Pocket)

Mémoires d'un quartier, tome 4 : *Bernadette*, 2009 (Pocket)

Mémoires d'un quartier, tome 5 : *Adrien*, 2010 (Pocket)

Mémoires d'un quartier, tome 6 : *Francine*, 2010 (Pocket)

Les Sœurs Deblois, tome 1 : *Charlotte*, 2003 (Pocket)

Les Sœurs Deblois, tome 2 : *Émilie*, 2004 (Pocket)

Les Sœurs Deblois, tome 3 : *Anne*, 2005 (Pocket)

Les Sœurs Deblois, tome 4 : *Le Demi-frère*, 2005 (Pocket)

Visitez le site web de l'auteur :

www.louisetremblaydessiambre.com

Titre original publié au Québec par Guy Saint-Jean éditions

Présente édition publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2016

17, rue du Regard

75006 Paris – France

contact@editionscharleston.fr

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-102-3

Imprimé en France par CPI Firmin Didot

N° d'impression :

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :

www.facebook.com/Editions.Charleston et sur Twitter @LillyCharleston

LES ANNÉES
DU SILENCE

Louise Tremblay d'Essiambre

LES ANNÉES DU SILENCE

TOME 2

LES CHEMINS DE LA DESTINÉE



LA SÉRÉNITÉ

*Parce que le cœur, singulier personnage,
a choisi d'ignorer que le corps vieillit...
Il n'y a pas d'âge pour être heureux.*

À mes enfants et mes petits-enfants...

*Tout ce qui tremble et palpite,
tout ce qui lutte et se bat...
Tout ce que j'ai failli perdre,
tout ce qui m'est redonné...*

*Pouvoir encore partager ma jeunesse
et mes idées avec l'amour retrouvé...*

*Pouvoir encore te parler,
pouvoir encore t'embrasser,
te le dire et le chanter...*

Que c'est beau, c'est beau la vie...
Jean Ferrat, « C'est beau la vie »

*Que serais-je sans toi qui vins à ma rencontre ?
que cette heure arrêtée au cadran de la montre...
Pourtant je vous dis que le bonheur existe ailleurs que dans le rêve...*
Jean Ferrat, « Que serais-je sans toi ? »

NOTE DE L'AUTEUR

Je suis devant mon ordinateur et j'ai le cœur tremblant. Ce matin, je vais retrouver des amis perdus de vue depuis quelque temps. Je suis à la fois anxieuse et impatiente. Dois-je me faire belle pour ne pas les décevoir ? Il y a si longtemps ! Cécile et Jérôme... Malgré moi, je sens mes lèvres s'étirer en un grand sourire. Ça me fait plaisir de savoir qu'ils vont à nouveau partager un bout de chemin avec moi.

Quand je les ai connus, ils avaient vingt ans. L'âge pour être heureux. Pourtant, Cécile et Jérôme n'ont pas vraiment goûté au bonheur. Alors qu'ils ne s'y attendaient pas, la vie les a séparés. Chacun de son côté a tenté de se réaliser. À leur façon, petit à petit, ils ont tout de même réussi à être heureux. Malgré cela, ils n'oubliaient pas. Le regard de l'autre restait posé sur leur vie. Comme une attente. Comme une grande soif non désaltérée. De loin, sans oser intervenir, je les ai suivis au fil des années. J'ai partagé leurs espoirs et leurs déceptions. Quand je les ai quittés, ils venaient de se retrouver, incrédules, un peu méfiants. Ils étaient dans un cimetière de France et la vie leur proposait un retour inattendu. Leurs corps accusaient la soixantaine. Leur chevelure avait blanchi et leur visage était ridé. Mais le cœur, lui, venait de bondir en arrière. Ils avaient à nouveau vingt ans...

Aujourd'hui, ils sont revenus à la maison. Sous ce ciel de la Beauce qui a parfois des teintes de Normandie, je les vois marcher devant moi, main dans la main, à l'orée d'un grand champ d'épis déjà hauts,

LES ANNÉES DU SILENCE

mais encore verts. Le ciel est brumeux. Il fait chaud. De cette chaleur particulière, un peu collante, que l'on connaît quand le mois d'août choisit de ressembler à juillet. Ils se parlent à voix basse. J'entends un rire. Leur démarche se fait plus lente, pendant que Cécile glisse son bras sous celui de Jérôme en lui murmurant quelque chose à l'oreille. Un autre rire fuse au-dessus du champ de maïs. J'ai l'impression d'être indiscreète. Je suis un peu mal à l'aise. Mais voilà qu'ils se retournent vers moi et me tendent la main. J'hésite encore. Je ne sais pas si j'ai le droit de les déranger. Ils ont tellement mérité cette intimité. Puis Cécile me sourit. De ce sourire un peu triste qui est le sien. Et voilà Jérôme qui se dégage de l'emprise de Cécile et me fait un large signe avec le bras, se soutenant de l'autre avec sa canne. Je les regarde, et subitement, mes réticences fondent comme neige au soleil. Je crois qu'ils m'attendaient. Alors je remonte dans le temps pour être avec eux en cet été 1984. Je m'élance vers ces deux personnages qui ont décidé de venir me chercher. J'ai le cœur tout léger.

Je viens de comprendre que je me suis terriblement ennuyée d'eux...

Partie I

Le retour

CHAPITRE I

Lourdement, d'un pas hésitant et appuyé sur sa canne, Jérôme se dirige vers le fond du champ, là où se dresse, à l'orée du bois, la vieille cabane à sucre, désertée depuis le décès de son père, il y a cinq ans. L'homme se sent malhabile sur cette route de terre accidentée et sa démarche se fait prudente. Au monastère en France, à Caen, il n'y avait que des allées fleuries, bien entretenues, et cela faisait un bon moment déjà qu'il avait remisé sa canne. Mais ici, c'est bien différent.

Tout doucement, jour après jour, Jérôme apprend à reconnaître son monde. Comme si l'une après l'autre, les pièces de son puzzle personnel, longtemps éparpillées pêle-mêle sur une table, trouvaient leur place et consentaient finalement à s'emboîter les unes dans les autres.

Depuis qu'il est revenu sur la terre natale, Jérôme Cliche a la très nette sensation de pouvoir enfin respirer à fond. Et cela lui fait un bien immense. Même sa jambe blessée à la guerre lui semble moins raide. Seule l'absence de Don Paulo se fait cruellement sentir.

À mi-chemin entre la maison et la cabane à sucre, Jérôme s'arrête. Le ciel est chargé d'un probable orage à venir et il n'y a pas le moindre souffle d'air. Un oiseau l'interpelle puis le silence revient. Jérôme prend une profonde inspiration et

porte le regard jusqu'à la rivière que l'on devine plus bas, vers le village. Rien ne bouge. Une torpeur à la fois douce et lourde recouvre la campagne et Jérôme n'a qu'une seule envie, celle de se laisser emporter par elle. Après quarante ans de vie monastique, le calme et la tranquillité sont pour lui des amis, des complices. Il sait que jusqu'à son dernier souffle, il aura ce fréquent besoin de solitude. Cela fait désormais partie de lui et il n'a pas l'intention de le renier. À nouveau, il prend une longue inspiration, les yeux sur l'horizon, là où le ciel courtise la cime des arbres sur la colline, de l'autre côté de la rivière.

Lentement ses traits tourmentés se détendent. Il esquisse un demi-sourire. Il est heureux.

Reprenant sa marche, il essaie d'accélérer l'allure. Il redresse les épaules et tente de mettre le moins de poids possible sur sa canne en gardant prudemment les yeux au sol. Il se reposera sur le vieux fauteuil bancal dans un coin de la cabane. Jérôme, secrètement, a décidé de se remettre en forme. L'été prochain, il reprendra la direction de la ferme. Cela ne plaira peut-être pas à Paul-André, son cousin, mais Jérôme saura lui faire accepter la situation. D'avoir été dépossédé de tout bien pendant presque une vie donne encore plus de prix et d'importance à cette terre qui aurait dû être sienne depuis longtemps.

Chaque jour, il s'y promène en conquérant. Et il profite de ses longues promenades comme d'une thérapie pour redonner un peu de force et de souplesse à ses muscles endormis. Le léger travail qu'on lui confiait au verger du monastère n'a pas suffi pour garder la vigueur de sa jeunesse. Pourtant, à soixante-deux ans, il sent qu'au fond de lui persiste une résistance, une énergie latente qui attendent d'être sollicitées et employées. Ses cheveux ont blanchi, il est vrai, et ses épaules se sont légèrement voûtées. Mais il est toujours le même.

Depuis un mois qu'il est ici, Jérôme Cliche reprend, petit à petit, la place qui lui était destinée.

La petite cabane de bois chaulé, toute propre, dont il gardait souvenir ressemble aujourd'hui à un grossier assemblage de planches grisâtres. Un coin du toit s'est affaissé et la porte est

sortie de ses gonds. D'un coup d'épaule, Jérôme l'envoie au sol et pénètre dans un réduit sombre et humide. Les fenêtres noircies par de la vieille cendre et barbouillées par les violentes pluies d'automne filtrent encore un peu plus la lumière déjà blafarde de cette journée grise. Malgré tout, Jérôme sourit. Dans le coin arrière, près de la bouilloire à sirop, le vieux fauteuil en cuir tabac est fidèle au poste. Et de le voir là amène une curieuse sensation de détente dans le cœur de Jérôme. Cette mémoire qui lui a si longtemps fait défaut, est revenue, plusieurs années plus tard, avec une rigueur qui l'émerveille chaque fois. Appuyant sa canne contre le mur, il s'approche du vieux poêle de fonte, passe tout doucement une main nostalgique dessus. Puis, au moment où il relève les yeux, il fait la grimace. Jadis si confortable lors des longues nuits à surveiller l'évaporation de la sève, le fauteuil a été rongé par les mulots. Jérôme pousse un soupir. Pas question de s'y asseoir, le coton du capitonnage pend en longs filaments sales et laisse deviner quelques ressorts tordus. Il revient sur ses pas, reprend sa canne et ressort.

À gestes maladroits, le dos contre le tronc d'un érable, il arrive à se laisser tomber sur l'herbe. Puis il parcourt le paysage du regard. Le décor est d'une tristesse navrante. Mais voilà, étrange cadeau du ciel, qu'un rayon de soleil inattendu se glisse entre deux nuages et vient se poser sur la cheminée de métal rouillé, posée de guingois sur le toit de tôle. Quelques poussières de pollen dansent dans la spirale lumineuse, redonnant curieusement un peu de panache à la cabane décrépite. Alors Jérôme se surprend à sourire à nouveau tout en baissant les paupières. Il revoit le bâtiment au temps de sa jeunesse : blanc et rouge comme la maison principale. L'odeur de l'eau qui s'évapore lui monte aux narines et il entend le tintement joyeux des grelots posés sur le licou de la jument faisant la tournée des érables. Il entend même les sifflements de son père qui encourage la vieille bête à avancer dans la neige lourde du printemps. Pour Jérôme et son père Gabriel, le temps des sucres était comme des vacances au milieu du labeur de la ferme, comme une récompense. Jérôme comprend que l'an

prochain, quand le printemps reviendra, cette envie de s'enfoncer dans le silence des bois sera toujours là. L'appel des sucres sera plus fort que tout. Comme l'odeur des pommiers en fleurs à Caen faisait invariablement naître une attente en lui, année après année, même au plus profond de son amnésie. À cette époque, il se contentait de s'en amuser, sans comprendre. Aujourd'hui, il est devenu exigeant face à la vie, face à lui-même, et il ne pourra se contenter du souvenir. Mais pour s'offrir ce beau plaisir, il lui faut rafraîchir la vieille cabane pendant l'été.

Durant quelques instants encore, respirant l'air sucré de l'été, il laisse les souvenirs prendre possession de tout son être. Il se revoit gamin, puis adolescent, et finalement jeune homme. Cette terre était la sienne et il y était profondément attaché. À vingt ans, l'avenir était déjà tout tracé comme les sillons bien droits attendant les semailles. Et à ses côtés se tenait une femme. La belle et douce Cécile, l'amie d'enfance, la presque sœur, qui avait accepté de partager ses espérances. Ils en parlaient souvent, le soir, quand ils se promenaient le long du rang du Bois de Chêne qui menait de sa ferme à celle d'Eugène Veilleux, le père de Cécile. Ils s'aimaient tellement ! Et Cécile s'est retrouvée enceinte.

Mais les jeunes amoureux ne s'inquiétaient pas. On n'avait qu'à avancer la noce d'un an. Quand on s'aime, rien n'est impossible ! C'était sans compter l'autorité tranchante d'Eugène. Malgré l'urgence de la situation et l'ombre de la guerre, il n'était pas question que Cécile se marie par obligation ! Sa décision était irrévocable : on ne salirait pas le nom des Veilleux. C'est là que la vie leur a échappé. Cécile est partie vivre à la ville, chez sa tante Gisèle, la sœur d'Eugène, et a donné naissance à une petite fille qu'ils ont appelée Juliette dans le secret de leur cœur. Puis Cécile est revenue. Malgré ce revers de la vie, cette cruelle séparation, les deux jeunes n'espéraient qu'une chose : se marier le plus rapidement possible et tenter de retrouver leur bébé. Et comme les parents semblaient d'accord, pour ce qui était du mariage... À nouveau, l'avenir semblait radieux.

Malheureusement, c'est à cette même époque que Jeanne, la mère de Cécile, est morte en couches, confiant à sa fille aînée ce petit bébé fragile qu'elle venait de mettre au monde. Déchirée entre deux amours, Cécile a choisi de donner une chance à son petit frère Gabriel et a demandé à Jérôme de reporter la noce encore une fois. N'y comprenant rien, refusant même de comprendre, le jeune homme n'a eu d'autre choix que de se présenter à Valcartier, pour faire son service militaire. Un an plus tard, il se portait volontaire pour aller se battre en Europe. Il avait enfin accepté les raisons de la douce Cécile. Parce que Cécile avait choisi la vie. À son tour, à sa manière, Jérôme allait lui donner une chance d'être meilleure. Pour lui, pour Cécile, pour des tas d'enfants qui devaient ressembler à Juliette. En juin 1944, sur la plage de Bernières, appelée Juno lors du Débarquement de Normandie, Jérôme a été touché à la tête et à une jambe. On l'a laissé pour mort. Les Résistants l'ont trouvé le lendemain, agonisant, sans papiers et l'ont confié aux moines du monastère. On a bien tenté de retracer ses origines, mais sans succès. Quand Jérôme est enfin sorti du coma, l'automne suivant, il n'avait plus aucun souvenir. Les moines l'ont donc baptisé Philippe. Ils lui ont tout appris, comme à un enfant.

Ce n'est que douze ans plus tard, par un curieux hasard, que la mémoire lui est revenue. Aussi claire et précise que le brouillard de son amnésie avait été dense. Philippe était un homme craintif, maladroit, à la réflexion lente et imprécise. En revenant à lui, Jérôme a repris toute la place. Il a pourtant décidé de rester au monastère. Sa vie au verger et à la cidrerie se rapprochant de ce qu'il avait toujours voulu, l'avenir lui semblait tout tracé. Le destin avait décidé pour lui. Sans l'avouer, il avait peur de revenir chez lui et de trouver Cécile mariée à un autre. Et heureuse. Avec l'absence, Jérôme avait l'impression d'avoir encore et toujours vingt ans. Les années passées n'existaient plus. Alors il a eu peur de souffrir. Peur de faire souffrir celle qu'il voyait toujours avec le regard de l'homme amoureux. En accord avec Don Paulo, le directeur du monastère et son ami, il est resté Philippe. Personne au monastère, hormis Don

Paulo, ne savait que Jérôme avait retrouvé la mémoire et son passé. Et la vie a déroulé une trame calme et sereine avec, inscrite au fond de son cœur, l'image d'une jeune femme blonde au regard de nuit.

Quarante ans plus tard, il a à nouveau croisé ce regard. Au cimetière militaire, au matin du quarantième anniversaire du Débarquement en Normandie. Cécile, veuve et n'ayant jamais oublié l'amour de sa jeunesse, était venue se recueillir sur la tombe du soldat inconnu et lui, il était là pour prier sur celle de Pierre Gadbois, un ami d'enfance qu'il avait retrouvé en Angleterre et qui était mort dans ses bras. À cet instant précis, Philippe s'est éclipsé à tout jamais. Jérôme est conscient que cette partie de sa vie restera toujours tapie dans quelque recoin de son être, modifiant inexorablement sa nature profonde. Mais à partir du moment où Cécile et lui se sont reconnus, Jérôme s'est imposé et a repris sa place.

Cécile est repartie quelques jours plus tard et lui est revenu au pays depuis un mois, après toutes sortes de tracasseries administratives. Il a retrouvé Mélina, sa mère, âgée de quatre-vingts ans mais toujours aussi alerte et une sœur, Judith, née un an après sa disparition. Judith est mariée, a quatre enfants et vit avec sa famille à Sainte-Foy, en banlieue de Québec. Lui, tout naturellement, est revenu dans la Beauce, chez sa mère, chez lui. Cécile vit toujours dans son appartement, à Sillery, et est encore médecin consultant à l'Hôtel-Dieu, mais elle vient passer toutes les fins de semaine auprès de lui. Tout doucement, ils apprennent à se connaître et à se reconnaître. Sans rien brusquer. Il y a aujourd'hui toute une vie entre eux. Sans avoir parlé de ses sentiments, une curieuse pudeur le retenant chaque fois, Jérôme a choisi de laisser le temps faire son œuvre. La sagesse venant avec les années, il sait qu'il ne sert à rien de précipiter les choses.

Pourtant, Jérôme souhaite que Cécile accepte à nouveau de partager les années qu'il leur reste...

Pendant un moment encore, il reste immobile, l'esprit tourné vers le passé. Puis il esquisse un grand sourire. Pourquoi parler au passé ? La vie n'est pas finie. Même si toutes

ces années lui laisseront toujours un petit goût amer dans la bouche, elles ont probablement préparé le présent, et soudain il a l'impression que sa vie, la vraie, celle qu'il attendait, vient à peine de prendre son envol. N'a-t-il pas à nouveau vingt ans ? Et des projets pour occuper une longue existence ?

Alors, Jérôme se redresse. Il faudrait peut-être s'occuper de la cabane à sucre. Et pas dans deux mois !

Jérôme se relève aussi vite qu'il le peut et, attrapant sa canne d'un geste décidé, il va faire le tour de la cabane. Les dégâts ne sont pas si importants. L'entreprise est réalisable par un homme seul. Même avec sa jambe raide. De toute façon, Jérôme a tout son temps. On n'est seulement en août et Paul-André a les opérations de la ferme bien en main. D'autant plus qu'avec la nouvelle machinerie, Jérôme serait bien en peine de l'aider. Il a du temps à rattraper. C'est sa résolution pour passer l'hiver : apprendre à connaître les nouveaux instruments aratoires afin de planifier correctement la nouvelle saison des travaux. Avec le concours de Paul-André. En association peut-être.

— Et pourquoi pas ? murmure-t-il, un peu surpris par cette idée qui vient de lui traverser l'esprit et qui a un petit quelque chose de rassurant.

Oui, ce serait là une bonne idée : s'associer à Paul-André pour exploiter la ferme...

Puis il reprend le chemin de desserte qui mène à la grande maison blanche au toit rouge. Mais cette fois-ci, son allure a retrouvé un je-ne-sais-quoi de plus assuré, comme une confiance nouvelle qui guiderait ses pas. L'appui sur la canne se fait plus léger...

Arrivé tout près du potager, en apercevant Méлина sur la galerie, il lève le bras qui tient sa canne pour la saluer, particulièrement ému. Sa mère n'a pas changé : tous les jours, sur le coup de midi, quand le repas est prêt, elle vient attendre son monde en se berçant sur la galerie. De mai à octobre. L'hiver, elle tricote au coin du feu... Et en la voyant là, comme dans ses plus beaux souvenirs, il comprend que c'est le temps qui passe qui lui fait ce merveilleux cadeau.

— Hé, maman ! Que dirais-tu si je t'annonçais que j'ai envie de rafraîchir la cabane à sucre ?

Mélina lui rend son salut d'une main tavelée par l'âge, alors que dans son regard brille une émotion tremblante. Dans la voix de son fils, il y a la même intonation qu'au matin de ses vingt ans. L'accent est différent, déconcertant. Mais qu'importe. Mélina y reconnaît la voix fougueuse de sa jeunesse. Elle descend les marches de la galerie et vient au-devant de Jérôme en lui tendant les bras, le visage ridé de sourires.

Jérôme, son fils Jérôme, est revenu.

Assise dans une confortable bergère, Cécile ne se lasse pas d'admirer le fleuve qui déroule sa longueur juste devant la fenêtre de son salon. Ce Saint-Laurent majestueux qui a suivi le cours de sa vie, immuable et silencieux. Depuis la Terrasse, près du château Frontenac, tournée vers l'Europe, ou près de la falaise, sur les Plaines, il savait se faire complice de ses états d'âme, tour à tour immobile ou rageur. Depuis son retour de France, chaque jour sur le coup de seize heures, en rentrant de l'hôpital, Cécile s'installe ici, une limonade à la main, et s'amuse de l'insouciance des voiliers qui sillonnent joyeusement les vagues bleutées. Cette image de vacances convient à son âme libérée. À ses côtés, la brise qui entre par la fenêtre entrouverte fait onduler mollement le rideau de dentelle et porte toutes les senteurs de l'été jusqu'à l'intérieur de son appartement cosu de Sillery.

Cécile se sent bien, rassurée de voir que son instinct ne l'a pas trompée : Jérôme était bien vivant !

Amusée, Cécile se surprend à sourire. Ce qu'elle aimerait par-dessus tout, c'est que la tante Gisèle soit encore de ce monde.

Hein, ma tante, je te l'avais bien dit ! songe-t-elle, à la fois moqueuse et attendrie par le souvenir de celle qu'elle a aimée comme une mère.

Pendant quelques instants, l'ombre de Gisèle Breton se fait presque présence, tant cette femme était forte et entière. Cécile entend encore son rire sonore. Oui, sa tante Gisèle aurait sûrement bien ri devant l'entêtement de sa nièce enfin récompensé. Pourtant Dieu sait si Gisèle a essayé de l'en dissuader. Mais devant la tournure des événements, même s'ils lui donnaient tort, elle aurait été soulagée, sincèrement heureuse pour elle. La tante Gisèle aimait Cécile comme la fille qu'elle n'avait pas eue. Entre elles existait une complicité peu commune. Comme une seule et même façon de voir le monde, d'envisager la vie. Même si leur manière de l'exprimer était totalement différente. Peu leur importait. L'essentiel entre elles, le cœur, vibrait au même diapason. Même plus âgée, même depuis le décès de Gisèle, Cécile reste attentive aux conseils de sa tante. Chaque fois qu'elle a eu une décision d'importance à prendre, elle a toujours eu une pensée pour cette femme qui faisait preuve d'un solide bon sens en même temps que d'une sensibilité un peu rare, tissée de tendresse bourrue.

Puis ses pensées se tournent vers Gérard, son frère qui habite toujours Montréal. À cinquante-quatre ans, il veut prendre sa retraite et céder son entreprise de construction à Daniel, son fils de vingt-huit ans. À son retour de France, Cécile lui a téléphoné pour lui apprendre l'incroyable nouvelle. Il y a eu un long silence. Puis, la voix de Gérard a envahi l'espace. Avec tellement d'enthousiasme, de démesure que, pendant un instant, Cécile a eu l'impression que tout le monde, entre Québec et Montréal, devait l'entendre.

— Jérôme ? Ton Jérôme ? Vivant ? Mais comment... Pourquoi y'a jamais donné de... Pis ça me regarde pas... C'est incroyable... Marie, devine un peu... Jérôme Cliche, le Jérôme à Cécile est encore en vie... Pis toi, Cécile, toi, tu te sens comment dans tout ça ? Ça doit te faire tout drôle, non ? Hé, on rit pus... Jérôme... Comment y va ? Blessé, malade ? Pis qu'est-ce que vous comptez faire, astheure ? Est-ce qu'il va revenir au pays ? Non, je m'excuse... T'as pas à répondre à ça. Ça me regarde pas... Mais j'en reviens pas.

Tout étourdie, Cécile l'a laissé parler. La bonne humeur de son frère était contagieuse et lui faisait chaud au cœur. Puis, après une pause, Gérard a repris, d'une voix plus calme, de cette voix de petit garçon qu'il a encore et toujours quand vient le temps des confidences.

— Chus heureux pour toi, Cécile. Ouais, ben ben content. T'as mérité c'qui t'arrive. Je... On en reparlera quand tu viendras nous voir. J't'aime, Cécile. Ça c'est sûr, j't'aime ben ben gros.

Ils ont raccroché sur la promesse de se revoir bientôt. Et c'est justement à cela que sa réflexion la mène en cet instant.

— Il faudrait bien que j'aille à Montréal, murmure Cécile en déposant son verre sur la petite table à côté d'elle. De toute façon, j'ai envie de voir Gérard. Et Marie aussi. Et Daniel. Qu'est-ce que tu en penses ? ajoute-t-elle en se tournant vers une cage dorée, dans un coin du salon, où un vieux serin achève une vie paisible.

Indifférent, l'oiseau se contente de sautiller d'un perchoir à l'autre. Puis il penche comiquement la tête et envisage gravement Cécile quand elle se relève et vient vers lui, avant de glisser le bout d'un doigt à travers les barreaux. Craintif, l'oiseau recule contre le coin opposé de la cage en faisant gonfler ses plumes.

— Tu as bien raison, Gudule, tu ne décideras pas à ma place...

Pensive, Cécile retourne chercher son verre, va jusqu'à la cuisine, le rince. Finalement, elle appuie le bas de son dos contre le comptoir en marbre noir.

— Pourquoi attendre ? murmure-t-elle encore une fois à voix haute.

Depuis le décès de Charles, son mari, c'est devenu une habitude de se parler à voix haute. Comme si elle avait un besoin viscéral de meubler le silence qui l'entoure. Ou encore de se donner l'illusion qu'on l'aide à prendre ses décisions. Elle se dirige vers l'entrée.

— Si je peux m'absenter de l'hôpital, je pars demain matin.

Un appel au Dr Germain, un autre à sa voisine pour voir si elle peut s'occuper de Gudule et tout est réglé.

— Et voilà, lance-t-elle joyeusement en revenant vers le salon. Tu vas avoir droit à trois jours de vacances, Gudule. Je vais à Montréal.

Il lui tarde de revoir les siens. En elle monte le désir de faire le point, entourée de gens qui l'aiment. Malgré les années, Cécile n'a pas vraiment changé. Elle aura toujours besoin de se sentir appuyée au moment de prendre des décisions. Et pour cela, sans savoir vraiment ce qu'elle a à décider, la présence de son frère lui est essentielle. Cécile est une femme de partage et, qu'elle soit heureuse ou malheureuse, seul Gérard peut vraiment prendre part à ses émotions. Depuis toujours.

Quand elle prend la route, le lendemain matin très tôt, il fait un temps splendide. Gérard, habitant Val-David pendant l'été, Cécile opte pour l'autoroute 40. Neuville, Trois-Rivières, Berthier, Repentigny... Tout au long de la route, elle croise, suit et dépasse roulottes et voitures alourdies de bagages. C'est l'été, le temps des vacances, et le soleil encore chaud se charge de le rappeler à tous. L'esprit folâtre, Cécile glisse une cassette de musique rétro dans le lecteur au moment où elle emprunte la bretelle qui mène vers le nord. Puis, d'une voix enjouée, toujours aussi juste et cristalline, elle accompagne Elvis dans une de ses ballades. Curieusement, cette femme calme et réservée a toujours aimé cette musique un peu folle. Elle dit que cela la stimule...

Gérard l'attend sur la terrasse de son chalet. Dès qu'il aperçoit la voiture noire de sa sœur, il se précipite vers l'escalier et en déboule les marches bruyamment. Cécile ne peut s'empêcher de sourire devant l'enthousiasme évident de celui qu'elle s'entête à appeler son jeune frère. Pourtant, Gérard s'est épaissi et a perdu une bonne partie de sa chevelure. Le peu qu'il lui reste est devenu blanc comme neige. Malgré cela, c'est toujours le gamin de quatorze ans que Cécile voit quand elle le retrouve. Le gamin maigrichon, tout en bras et en jambes, qui, autrefois, a deviné la véritable raison de son voyage à Québec et qui l'a assurée de son soutien et de son aide pour garder le secret quand Cécile allaitait son petit frère. Jamais Gérard n'a laissé tomber Cécile. Il était son frère, son ami, son confident.

Et Marie, l'épouse de Gérard, tout comme Charles, le mari de Cécile, ont vite compris que l'affection qui les unissait était plus importante que tout. Ils l'ont facilement accepté. Entre les deux couples, malgré une certaine différence d'âge, les liens de parenté ont vite cédé le pas à des liens d'amitié forts et sincères. Ils se voyaient aussi souvent que leurs horaires respectifs le permettaient et ont fait de merveilleux voyages ensemble. Après la mort de Charles, Cécile a été moins assidue, comme si elle était un peu intimidée d'être maintenant seule face à eux, ou encore nostalgique devant le bonheur évident de Gérard et Marie. Après plus de trente ans, leur mariage en est encore un d'amour et ils ne se gênent nullement pour l'afficher.

Cécile est heureuse, tellement heureuse d'être ici. Elle se blottit contre la poitrine de son frère, ravie de sentir la chaleur de son bras autour de ses épaules, soulagée de se sentir en sécurité.

Ils se sont installés au bout du quai, à l'ombre d'un grand chêne qui étend ses branches et son feuillage dense jusqu'au-dessus du lac. Passé midi, quand le soleil tourne au coin du chalet, c'est le refuge de ceux qui ont trop chaud. Discrète, dès le repas terminé, Marie a prétexté mille et une choses à faire pour ne pas les suivre à l'extérieur. Cécile l'a remerciée d'un sourire reconnaissant.

Et maintenant, un grand verre de thé glacé à la main, elle laisse le silence les envelopper. Cécile a toujours eu besoin d'un moment d'intériorité avant de se mettre à parler. Surtout quand elle veut se confier. Comme si elle avait besoin de sentir que l'espace autour d'elle saura se faire complice de ses confidences. Gérard respecte cette pause. Le dos appuyé contre le pilier de bois qui soutient le quai, son regard suit la course entre deux petits dériveurs aux voiles gonflées, vivement colorées. Un vent tiède et capricieux ride la surface de l'eau qui renvoie l'éclat du soleil en milliers de paillettes brillantes. Cécile pousse un profond soupir.

— Dieu que c'est beau, chez toi. Un vrai paradis.

Gérard bombe le torse. Il n'est pas peu fier de son coin de campagne, comme il l'appelle. C'est sa façon à lui d'afficher

sa réussite. Même si parfois Cécile se moque en disant que sa demeure n'a de chalet que le nom et qu'elle le traite de vaniteux. Elle n'a pas tort. En fait, c'est une grande maison de briques blanches, à deux étages, digne des revues de décoration.

— Ouais, c'est vrai, admet-il enfin, se détournant à demi, on a bien réussi notre coup, Marie et moi... C'est assez beau ici...

Cécile ne peut s'empêcher de rire.

— Tu n'as pas honte de parler comme ça ? « C'est assez beau... » Espèce d'hypocrite, va ! Comme si tu ne le savais pas que c'est absolument superbe et que tu fais l'envie de bien des gens.

Puis, sur un tout autre ton, elle ajoute :

— Ce serait bien que Jérôme puisse venir un jour.

Brusquement, un drôle de silence vient briser leur nonchalance. À peine quelques mots qui ne signifient rien et Cécile retrouve ce malaise qui voile indéniablement sa joie d'avoir retrouvé Jérôme. Pendant un instant, elle reste immobile, les sourcils froncés. Puis elle soupire. Alors Gérard déplie la jambe qu'il tenait relevée entre ses bras et s'installe directement face au lac, légèrement penché vers l'avant, les coudes appuyés sur ses cuisses. Il ne dit rien. Pourtant, cette attitude est comme un signal chez lui. À son tour, lentement, selon son habitude, Cécile se détourne et vient contempler le lac. Au loin, quelques notes de musique s'élèvent dans l'air chaud et se glissent entre les voiliers. À nouveau, Cécile pousse un profond soupir. Et à cet instant bien précis, Gérard ne saurait dire si c'est de tristesse, de bien-être ou d'inquiétude que sa sœur soupire ainsi.

— Oui, reprend doucement Cécile, ce serait bien que Jérôme soit ici, avec nous. Et en même temps, je ne sais pas si j'en ai vraiment envie. C'est un peu fou, non ? ajoute-t-elle en rougissant comme une petite fille.

— Pourquoi un peu fou ?

— Je ne sais pas. Pas vraiment... J'ai l'impression d'être une gamine qui ne sait pas ce qu'elle veut... J'ai toujours pensé que Jérôme, c'était toute ma vie. Je l'avais choisi pour être mon mari et le père de mes enfants. Et finalement, c'est effectivement lui

le père de l'unique bébé que j'ai mis au monde. Il n'y a pas eu une seule journée où je n'ai pas pensé à lui. Pas une, Gérard. Son fantôme a même failli détruire le couple que je formais avec Charles. Et Dieu sait si Charles était un homme exceptionnel. Je n'ai pas besoin de te le dire, n'est-ce pas ? Oui, j'ai aimé Charles sincèrement, du plus profond de mon cœur. Et je lui serai toujours reconnaissante pour l'amour qu'il m'a donné, pour la belle vie qui a été la nôtre.

À nouveau, Cécile se tait. Gérard, toujours immobile, fixant intensément les profondeurs glauques de l'eau, reprend d'une voix sourde :

— Et alors ? Pourquoi tu dis que tu agis comme une gamine ? J'comprends pas...

— Tu ne vois pas ? Tu ne comprends pas ? Mon Dieu que c'est difficile à dire. Je... J'ai pensé à Jérôme tout au long de ma vie. Souvent je me suis dit que si jamais il revenait et que j'avais à choisir entre lui et Charles, c'est vers lui que j'irais. Sans la moindre hésitation. J'en étais convaincue. Il n'y avait pas le moindre doute dans mon esprit. Ni dans mon cœur d'ailleurs. Malgré l'amour que je ressentais pour Charles. Ce... c'était comme deux sentiments différents, qui se vivaient à des niveaux partagés, à des intensités différentes. Mais une chose est certaine, c'est que chaque fois que j'y pensais, Jérôme était celui vers qui mon cœur se tournait. Spontanément, avec confiance. Et voilà qu'il est là. Contre toute attente, Jérôme était vivant et je l'ai retrouvé. Je devrais sauter de joie, non ?

Sans attendre de réponse, elle enchaîne :

— Eh bien non ! Je ne saute pas de joie. Je... je me sens déchirée, comme trahie par la vie.

Sa voix vibre de colère, d'incompréhension, de douleur.

— Pourquoi ? Pourquoi notre destin est-il si compliqué parfois ? Je ne comprends pas. Je ne me comprends plus. Depuis ce fameux matin au cimetière, je suis complètement désorientée. J'ai l'impression d'être une girouette. Je suis rassurée de voir que mon instinct ne m'a pas trompée, de sentir mon cœur battre un peu plus vite quand je me répète que Jérôme est bien vivant, pas très loin. Mais en même temps, je ne sais pas

si je dois m'en réjouir. Alors que je suis une femme libre, j'ai l'impression d'être infidèle envers Charles quand j'ose penser à l'avenir avec Jérôme. C'est complètement idiot.

Cécile finit sa phrase dans un souffle où l'on sent presque la présence des larmes. D'un geste doux, surprenant pour cette main rugueuse de travailleur manuel, Gérard vient prendre celle de sa sœur qui repose sur le bois du quai. Pendant un instant, il la regarde, subitement ému devant la fragilité de ses longs doigts fins. Puis il la serre de toutes ses forces.

— Non, Cécile. Non, c'est pas idiot, comme tu dis. C'est juste normal. T'as une petite idée de tout ce qui doit se passer là-dedans ? dit-il en pointant l'index sur la tête de sa sœur. Laisse faire le temps. Bouscule rien. Ça donnerait rien de bon.

L'éclat fugitif d'un demi-sourire traverse le regard de Cécile.

— Voyez-vous qui ose me dire cela ? Le gars qui vit sa vie à cent mille à l'heure. Celui pour qui demain est déjà trop loin...

— Pis après ? J'suis comme j'suis et toi, tu es toi. Un point c'est tout.

— Peut-être bien que tu as raison...

À nouveau le silence. Machinalement, Gérard prend note que même si on est mercredi, son voisin est lui aussi en congé. Il l'entend rire avec ses enfants pendant que le moteur de son yacht se met à gronder. Puis le bruit s'éloigne. Tout doucement, le clapotis de l'eau contre le quai et le bruissement des feuilles du chêne reprennent leur place complice. Comme si elle n'attendait que ce signe, Cécile se remet à parler. D'une voix sourde, saccadée, tellement différente de la modulation douce que Gérard lui connaît.

— Et ce n'est pas tout. Si j'ai retrouvé le sourire un peu moqueur et la droiture des yeux noisette de Jérôme, j'ai l'impression qu'ils appartiennent maintenant à un étranger. Comme si quelqu'un les lui avait volés et essayait de me faire croire qu'ils sont bien à lui. Cet accent qu'il a, ces brusques et fréquents retraits silencieux comme à l'intérieur d'un monde que je ne connais pas, qui ne sera jamais mien. Ça... ça me fait peur, Gérard. Je... j'ai peur de ne pas arriver à aimer l'homme

qui dit être Jérôme. C'est lui, et en même temps, ça ne l'est pas...

Puis, au bout d'un tout petit silence, elle ajoute dans un souffle :

— Et Dominique lui ressemble tellement... Même avec elle, depuis notre retour, j'ai de la difficulté. C'est... c'est comme si elle aussi avait changé... Je me sens moins proche d'elle. Je... je ne suis plus à l'aise avec elle.

Incapable de mettre des mots sur sa réflexion, Gérard comprend très bien sa sœur. Fronçant les sourcils, lui qui n'a jamais fait de longs discours, il cherche comment expliquer ce qu'il ressent. En ce moment, il se rappelle leur père. Toujours le premier à trouver l'ordre indiscutable ou la repartie cinglante, Eugène Veilleux exprimait difficilement ses émotions. Même les plus évidentes, même les plus simples. Sans jamais l'avoir avoué à qui que ce soit, Gérard sait depuis fort longtemps qu'il ressemble à son père. Mais lui tente, du moins avec ceux qu'il aime, de surmonter cette pudeur qui lui dicterait de se taire. Péniblement, mais il y arrive. À cause du désarroi qu'il percevait dans la voix de sa sœur, à cause aussi de ses souvenirs d'enfance, où il se revoit disant à son père d'être plus présent, il s'efforce de trouver les bons mots.

— Mais c'est normal, Cécile. Ça devrait surtout pas te faire peur. Batince... Comment je pourrais t'expliquer... Attends. J'ai envie de te raconter une histoire. C'est comme si un sculpteur avait fait une très belle statue dans son jardin. C'était la première qu'il faisait. Il y avait mis tout son cœur. C'était une statue en bois d'érable qu'il avait vernie pour la protéger. Puis le sculpteur a déménagé dans une autre ville. De temps en temps, il pensait à sa statue, il la revoyait telle qu'elle était à son départ et il était heureux du beau travail qu'il avait fait. Mais comme il était sculpteur, il a continué à faire des tas de statues. Il a travaillé partout dans le monde, il a fait des centaines de statues. Puis un bon jour, il était de passage dans sa ville natale. Sans hésiter, il est allé voir son ancienne maison. Dans la cour, la statue était encore là. Noircie par le temps parce que le vernis avait fini par s'écailler, rongée par la pluie avec

des gauchissements et des rondeurs qu'il n'avait jamais voulus. Il a été déçu. Mais pas longtemps. Parce qu'il savait que même si l'allure de la statue n'avait rien à voir avec la sculpture qu'il avait fait, le bois, lui, restait le même. Alors il a pris ses outils. Il a sablé le bois, l'a retravaillé et l'a verni à nouveau. La statue de ses souvenirs venait de renaître. Un peu plus petite, un peu moins droite mais aussi belle...

Le menuisier en lui a trouvé l'image et l'homme en est tout surpris. Intimidé aussi. Gérard laisse la main de sa sœur et se met à gratter le bois du quai, concentré sur son ongle qui lève des échardes de bois. Qu'est-ce qui lui a pris de raconter une histoire pareille ?

Ça n'a ni queue ni tête c'que tu viens de baragouiner là, pense-t-il penaud devant le silence persistant de Cécile. T'as juste l'air d'un maudit fou, Gérard Veilleux. Pauv'Cécile. C'est pas de ça qu'elle avait besoin.

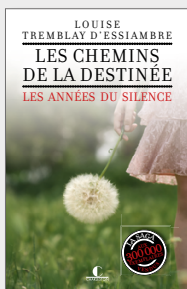
Un reniflement lui fait lever les yeux. Cécile le regarde, les yeux noyés de larmes qui coulent sans retenue le long de ses joues. Mais en même temps, un beau sourire éclaire son visage.

— Merci, Gérard. C'est beau ce que tu m'as dit là. C'est... c'est exactement ce que j'avais besoin d'entendre. Je... je vais reprendre ma boîte à outils, comme tu dis. Parce que je sais que le bois dur dont était fait Jérôme n'a sûrement pas changé. On ne change pas ce qui est beau et bon. Je t'aime, petit frère. Ben ben gros, ça c'est sûr, ajoute-t-elle, un brin malicieuse, utilisant volontairement une expression chère à Gérard. Je savais bien que tu serais là pour moi.

Puis d'une voix grave, elle conclut :

— Tu as toujours été là quand j'avais besoin de toi. Merci, Gérard. Merci d'être le frère que tu es.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



**Les chemins de la destinée.
Les années du silence 2**
Louise Tremblay d'Essiambres



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

